

Jean-Marie Gustave LE CLÉZIO

La Guerre

La jeune fille marche très tôt le matin. Elle voit les corridors de ciment où traîne une sorte de brume grise. L'ombre est encore accrochée aux portes. Les fenêtres fermées sont couvertes de buée. Les voitures roulent silencieusement sur l'asphalte du trottoir. La jeune fille aperçoit un grand camion gris qui roule lentement le long du trottoir. De temps en temps, des hommes vêtus de bleus sautent du camion et se précipitent sur les poubelles. Ils les vident dans l'arrière de la benne, en cognant. Puis ils les rejettent sur le trottoir. Le camion roule doucement, et la jeune fille le suit. Elle écoute le bruit du moteur, et aussi l'espèce de gémissement que fait la benne, quand elle ouvre et ferme ses mâchoires.

Elle suit longtemps le camion gris à travers les rues, ensuite elle monte dans un autobus et elle voyage jusqu'à l'autre bout de la ville, jusqu'au grand terrain vague où règne une drôle d'absence, une drôle de fumée noire. C'est l'endroit qu'on appelle le Dépotoir. A travers le grillage de fer, elle regarde le territoire où les camions viennent, l'un après l'autre, déverser les ordures. Au centre du terrain vague, il y a une sorte d'usine de ciment, avec deux cheminées qui rejettent des colonnes de fumée. L'odeur âcre retombe sur la terre, répand son nuage suffocant. Devant l'usine, il y a un grand tas d'ordures, pareil à une montagne, qui attend d'être brûlé. La montagne conique semble s'élever jusqu'au milieu du ciel gris. Elle ne brille pas, elle n'est pas belle. Elle est figée dans l'air froid, tandis que les camions arrivent et repartent, cimentant sa base avec davantage de matières. La jeune fille reste debout derrière le grillage, et elle regarde la montagne obscure avec des yeux fixes. Elle regarde de toutes ses forces. Elle ne veut pas l'oublier. Elle regarde chaque détail, chaque repli mat, chaque boule de peaux et de papiers, chaque paquet d'entrailles. Elle sent l'odeur fade et terne qui entre en elle, elle écoute aussi les bruits de la décomposition qui s'allume au centre de la montagne. À côté de la montagne, l'usine travaille, souffle ses nuages noirâtres. Loin derrière elle, au bout de la route pelée, la ville bouge et vibre. Mais ici, c'est bien évident que c'est la montagne qui règne, la grande pyramide terne faite de milliers de poubelles. La jeune fille regarde le tas d'ordures avec des yeux fixes, et une pensée fixe. Et elle sait que c'est ici que les alpinistes doivent venir, pour faire leurs ascensions enivrantes. Avec leurs piolets, leurs cordes et leurs chaussures à clous, ils doivent venir pour faire l'escalade de la grande montagne d'excréments. Leurs pieds chercheront des prises dans la masse molle, leurs mains s'agripperont aux coulées infectes. Ils monteront, mètre par mètre, entourés des fumerolles noires de l'usine, ils ramperont sur les pentes gluantes, ainsi, jusqu'à la victoire !

Les cités ouvrent et referment les vannes de leurs cimetières. Il y en a tant ! Cimetières des ordures, cimetières des chiens et des rats, cimetières des voitures.

Ailleurs, un autre matin, la jeune fille voit un champ de bataille. Tout à coup, en contrebas de la route, elle l'aperçoit qui s'étend sur plusieurs hectares. Ce sont des carcasses de voitures empilées les unes par-dessus les autres, montagnes de coques aux couleurs rouillées, qui attendent en silence. Il n'y a personne. Personne ne bouge. Les voitures renversées montrent ce qu'on ne doit jamais voir, l'envers mystérieux, les essieux, les ponts, les axes. Les quatre roues sont tournées vers le ciel, des lambeaux de pneus accrochés aux jantes. Les moteurs sont arrachés. Tout est ouvert. Les capots, les coffres, les portières, les toits, il y a partout de grands trous noirs béants. Tous les signes effrayants de la mutilation. Ici aussi, pense la jeune fille, ici aussi. Il faut venir un jour, n'importe quand, demain, après-demain, dans un an, pour se recueillir. Ceux qui disent qu'il n'y a pas de guerre, que le monde n'a jamais été aussi paisible, qu'ils viennent ! La jeune fille descend le talus, elle s'arrête devant le grillage et elle regarde les tas de carcasses qui montent jusqu'au ciel gris. Elle regarde chaque roue, chaque châssis, chaque calandre éventrée ; et ces phares crevés, et ces sièges défoncés, ces enjoliveurs, ces vitres cassées, ces lambeaux de pneus, ces radiateurs, ces boîtes de vitesses, ces volants, ces carters. Elle voit tout ça, et elle sait que la guerre gronde de tous les côtés, la guerre inconnue.

Dans les cités merveilleuses, au bord de la mer, les immeubles et les monuments étincellent. Il y a tellement de blancheur et de lumière qu'il faut mettre des lunettes noires pour entrer dans les magasins et dans les bars. Mais de temps à autre, les murs s'écartent, et la jeune fille aperçoit les terrains sombres où l'on vient de se battre, et les amoncellements de cadavres cachés. Tout cela, on aurait bien voulu le faire oublier. On ne voulait pas qu'elle le voie. Les boutiques illuminées avaient de grandes affiches pour séduire, des affiches qui disaient doucement : « Achetez ! Achetez-moi ! Achetez-moi ! Soyez toujours jeune et belle ! C'est *extra* ! Achetez-moi ! » Il y avait partout des éclairs de lumière rouge orange, ou ultra-violette, qui vous frappaient droit au fond de l'œil au moment où vous alliez peut-être voir. Pour cacher les bruits de la guerre, on avait inventé des musiques tonitruantes, faites de tam-tams et de gongs, des musiques douces et fracassantes qui vous hypnotisaient au moment où vous alliez peut-être entendre la voix de Monsieur X. en train de crier : au secours ! Tout était lisse et doux. Il y avait des parfums si délectables, des tapis si moelleux, des liqueurs, des mets si bons pour les papilles, des eaux si pures jaillissant des robinets, que c'était difficile de croire à la faim, à la soif, au froid, aux sols de boue et d'ordures.

Mais la jeune fille regarde, elle voit ceci : les rideaux s'écartent, les façades immaculées des immeubles s'entrouvrent, les vitrines phosphorescentes relèvent tout d'un coup leur pellicule d'or, les lunettes noires deviennent claires, et apparaissent lentement de grandes plaques grises, silencieuses, immobiles, des charniers, des arrière-salles d'abattoir, des bidonvilles pourris, des marécages, des cimetières. Tout cela est bien caché. Tout cela vivait de l'autre côté de la vie, c'était dans le genre d'un rêve que quelqu'un efface le matin, rien qu'en se frottant les yeux. Avec acharnement, on enterrait ses excréments, mais ils resurgissaient aussitôt, ils remontaient à la surface de la terre, et alors on ne pouvait plus ignorer la guerre.

La jeune fille s'est avancée jusqu'à la grille. Elle a posé ses mains sur les fils de fer tressés. De l'autre côté de la grille, il y a un camp de concentration, et c'est cela qu'elle regarde de toutes ses forces. Les cabanes de tôle et de planches sont alignées, rangée par rangée, sur le terrain en contrebas. La poussière monte des allées, couvre le camp de son nuage. Ici non plus, on ne voit personne. On ne voit que des sortes de fantômes lointains, qui marchent le long des allées, qui entrent ou sortent des cabanes. Des enfants en guenilles courent entre les tas de débris, ils glapissent avec leurs voix stridentes. Des femmes obèses au visage enfantin marchent à travers le camp, disparaissent à l'intérieur des huttes. Il n'y a pas d'heure. C'est très tôt le jour, ou bien vers la tombée de la nuit. L'odeur de la sueur et de l'urine monte du camp, et la jeune fille la respire. Elle n'a pas de sentiment. Elle ne veut pas de sentiment dans sa bouche, comme un bonbon acidulé. Elle veut seulement voir la guerre, celle qui tue lentement et sans héros. Quelquefois un avion décolle lourdement, survole le camp de concentration. Mais il ne lâche pas de bombes ni de roquettes. Il traîne très bas dans le ciel en brillant de tout son fuselage d'argent, avec ses deux ailes larges étalées qui font de l'ombre. À gauche, à droite, les voitures foncent sur l'autoroute, en faisant un bruit de mer. Alors la jeune fille s'en va plus loin, et elle cherche d'autres plages, comme cela, à découvrir derrière les cubes blancs des immeubles neufs, derrière les collines, sous les ponts de ciment, au fond des vieilles vallées sèches !

La Guerre. (Éd. Gallimard, 1970), p. 271.